

Cécile Coulon

La mouette

D'abord, il avait cru voir une affiche de film, une enseigne aux couleurs criardes, sans doute une mauvaise publicité pour un de ces objets cinématographiques non identifiés, aux costumes improbables, aux acteurs inconnus, dont le budget ne dépassait pas le prix d'une robe haute couture dans la vitrine d'un magasin de luxe. Vraiment, c'est ce qu'il avait pensé, la lèvre supérieure légèrement courbée, formant ainsi une fossette délicieuse que les femmes adoraient embrasser quand la nuit tombait. Il était resté là quelques minutes, l'air ahuri, demi-sourire narquois, fatigué d'avance, indifférent aux couleurs, aux lignes, aux slogans, puisque de nouvelles affiches apparaissaient chaque lundi sur le mur en face du trottoir où son chien pissait trois fois par jour, vessie réglée comme une horloge suisse, et quand il détournait les yeux de sa patte levée, quand le jet d'urine venait barbouiller le béton de stries verdâtres dégoûtantes qui séchaient au soleil, il plantait son regard sur les images déformées par la colle industrielle bon marché qu'une main anonyme et invisible déployait sur toute la longueur du mur, chaque semaine, mécaniquement, et le papier gonflait parfois, déformait les visages souriants, cassait les dents parfaites, défigurait des portraits d'hommes et de femmes politiques, d'acteurs de cinéma, de chanteuses maquillées à la truelle, de présidents d'associations à la recherche de fonds pour soutenir la recherche médicale dans son combat contre la mort prématurée et les maladies orphelines.

Sur l'affiche, une créature, enfoncée dans un habit épais, souriait, sa bouche formait un arc tendu entre deux joues pleines, rebondies, les joues d'une femme qui a grandi parmi les hommes, et ce sourire dans cette combinaison beige, derrière ce casque, cette sphère de verre, d'aluminium et de tissu, ce sourire l'avait percé, le chien pissait toujours contre le mur mais lui restait là, les yeux dans les yeux d'une affiche, secoué par le sourire d'une femme qu'on acclame, qu'on reconnaît, qui accepte les bravos, les médailles et les fleurs. Ce sourire ouvrit en lui une brèche qu'il pensait avoir fermée depuis des années, quand il avait acheté cet appartement, adopté ce chien, ignoré les posters sur le mur en face; sa ronde quotidienne remplissait le vide, il tournait autour d'un puits sans fond et parlait de son existence à la manière d'un personnage secondaire, en retrait, il lisait les journaux, voyait les annonces et les publicités défiler sans penser qu'il en faisait partie, de cette publicité, de ces annonces, le chien amenait du bruit, des éternuements, des odeurs et des poils dans le labyrinthe

propre et bien rangé de ses journées, ils sortaient ensemble trois fois par jour arpenter ce trottoir et salir ce béton. Pour la première fois, depuis qu'il était sorti du ventre de sa mère, un sourire immobile l'avait percé, comme une aiguille brûlante dans le lobe d'une oreille d'adolescente qui veut modifier son corps, ajouter des signes, des éclats, des cicatrices volontaires à sa peau si blanche, si vierge du passage des adultes.

Ce n'était pas du cinéma. C'était bien plus que ça. Absorbé par le sourire, les joues, les cheveux bruns, bouclés, de ce personnage dont il ne connaissait rien, ne sachant pas s'il s'agissait d'une idole fabriquée par un quelconque producteur de radio pour amener les jeunes filles, il avait regardé, encore et encore, scruté chaque centimètre de papier comme un dermatologue observe les pores d'un visage nouveau. Le prénom, inscrit en minuscules caractères, disait Valentine. On l'avait francisé. Valentine, «la mouette». Quelle idée absurde! Comment ce beau sourire pouvait-il supporter un tel surnom? Il aurait voulu arracher ce visage à la surface de béton et l'emporter au premier étage, l'étaler sur son bureau, avec délicatesse, avec précaution, comme il avait l'habitude de faire, pour étirer ses journées déjà longues, retarder le moment où il faudrait se coucher seul, prisonnier de ses draps froids; avant ce sourire, rien n'avait pu effacer la position des meubles dans cet appartement, ni les traces de poussière sur la commode, la place des produits ménagers, les tiroirs dans la cuisine, Valentine la Mouette, derrière son scaphandre, derrière sa vitre qui la séparait du monde des hommes, du monde des femmes qui descendaient faire pisser le chien, Valentine la Mouette avait fait voler sa vie en éclats. L'affiche résista aux intempéries une dizaine de jours avant d'être remplacée; le temps d'apprendre à se révolter, pour lui qui s'était jusque-là contenté d'avancer sur ce trottoir, de payer son loyer chaque mois sans retard, de braire avec le troupeau devant les distributeurs de tickets. Valentine la Mouette.

Il avait peu dormi, peu mangé, l'image l'obsédait, et plus il pensait à cette femme, plus il se sentait honteux, coupable d'avoir succombé à ce sourire qui, en réalité, n'en était pas un, il allait le découvrir rapidement, c'était une machine, une mécanique de chair et de sang d'un pays lointain, d'une époque révolue, jamais il ne comprendrait ce pays, ni cette époque, pourtant un morceau du passé dont il ne faisait pas partie était venu jusqu'à lui, et cet éclat en travers de l'Histoire, avec ce qu'elle comporte de brumes et de tiroirs fermés, s'enfonçait dans son âme, à la manière d'un morceau de métal qui fond lentement au contact d'un magma brûlant, ce fragment fusionnait avec sa chair, il voulait savoir, le sourire réveillait en lui des colères défendues, qu'il n'avait pas senties gémir depuis sa plus tendre enfance. Une femme du passé avait surgi pour secouer les chiens vautrés dans son sommeil, une femme dans sa combinaison, son scaphandre, les mains recouvertes de gants lourds, le corps caché, enfoui, mais ce n'était pas de ce corps dont il était question, c'était de ce sourire, cette impression de force, de puissance, une puissance qui lui faisait cruellement défaut, qu'il désirait comprendre, Valentine la Mouette, ce surnom débile pour